DEUXIÈME ANNÉE. — N° 48 DIX CENTIMES DU 10 AU 16 OCTOBRE 1896

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN. . . . . 6 francs
SIX MOIS. . . . . 3 —
TROIS MOIS. . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
5, Rue Briquet (Montmartre) — Paris

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

UN AN. . . . . 8 francs
SIX MOIS. . . . . 4 —
TROIS MOIS. . . . . 2 —

NOTES SUR LES ÉVÉNEMENTS RÉCENTS

Décidément, la vieille Autorité subit de rudes assauts! Les nations s'agitent, essayent de briser leurs chaînes; opprimés de tous pays semblent vouloir goûter au bonheur d'être libres. Mais le Pouvoir a la vie dure, le mazette! Il se rebiffe, et, comme il est logique et pas sensiblard pour un sou, tous les moyens lui sont bons soit pour se défendre, soit pour continuer son œuvre d'écrasement.

Aussi les peuples, qui commencent à connaître un peu l'histoire et en savent tirer une philosophie pratique, *n'ont-ils pas hésité dans le choix des armes.* Ils ne se sont pas illusionnés sur le sort que leur réservait les gouvernements en cas d'échec dans leur tentative d'émancipation; forts de leur bon droit, résolus à ne pas courber le front plus longtemps, ils ont voulu vaincre et vaincre à tout prix. Ils ont lutté avec la vaillance, l'audace désespérée de ceux qui combattent pour la liberté; et laissant aux héros d'opéra comique toute poésie chevaleresque, dédaignant la galerie européenne faite de boursiers ou de négociants, ils ont semé l'épouvante chez leurs tyrans, donné la mort aux souteneurs du Pouvoir...

On peut le dire, notre propagande n'a pas été inutile! Les bourgeois eux-mêmes constatent l'influence anarchiste dans toutes les révoltes actuelles. En Orient comme à Cuba, les moyens énergiques, les actes radicaux ne sont-ils pas à l'ordre du jour? A la force, on s'est décidé à opposer la force! la vraie force!...

Ah! pleurez! pauvres gouvernants! malheureux capitalistes! L'esprit de rebellion est loin d'être étouffé. Si vous avez su faire des résignés de ceux qui vous ont portés au pinacle, du grand nombre qui peinent lâchement pour vous gaver, vous n'avez pu arracher de certains cœurs l'amour de l'indépendance. Les républicains effrayèrent les monarques; aujourd'hui ce sont des barbares religieux d'Orient qui donnent des leçons de virilité aux avachis civilisés se croyant républicains, et font peur aux tyrans modernes, aux rois de l'or! Vous étiez satisfaits, bourgeois? Votre éducation avait maté les plus fiers!... Mais, voici que l'écho des géantes révoltes nous arrive... L'écho réveille quand il est fort! Et ceux qui sont réveillés, voient, comprennent, s'indignent quelquefois... Il y a des gens, il y a des peuples qui se réveillent de mauvaise humeur!!

Oh! vous avez pensé à cela. Vos journaux ne sont tus, tout d'abord. Ils n'ont donné en pâture quotidienne à vos domestiques, à vos esclaves, que des faits divers idiots: les préparatifs pour recevoir « Sa Majesté le Czar », quelques assassinats à la clef, et le nombre de victimes de bienheureux cyclones venant à point nommé... Vous savez manier vos armes, mes félicitations!

Mais l'écho de la dynamite parvint quand même aux oreilles de la foule; on ne put cacher les faits. On discuta, on entendit... chacun dit son mot. Certains osèrent émettre leurs pensées des révoltés Arméniens, défendre leur cause. Rendons cette justice à ceux qui parlèrent, que ce n'était pas sans y être, pour la plupart, poussés par des intérêts puissants et immédiats! Bigre! la Banque ottomane avait failli sauter!!... Quelques indépendants, quand on consulta tout, furent démuselés; leurs directeurs leur lâchèrent la bride. D'aucuns causèrent des souffrances endurées par les insurgés, mais firent des réserves quant à leur attitude. Les plus francs ne purent s'empêcher d'admirer l'énergie héroïque des rebelles.

On alla trop loin!... Des actionnaires se fâchèrent et les directeurs reçurent sur les doigts...

Le peuple *savait*!

Voilà ce qu'il ne fallait pas!...

Les hommes qui travaillent pouvaient penser, comparer, se décider, voir un enseignement dans les résolutions extrêmes de leurs frères d'outre-mer! Faire leur profit de la manière d'agir des rebelles!

Et pas la plus petite élection sous la main! Pas un calmant, un dérivatif! Cela se gâtait!...

Alors on tenta un coup... Un grand complot fut organisé... Vlan! Une gaffe!! La panique ne dura pas quatre jours... Les politiciens avaient tant joué, autrefois, de la corde irlandaise, que le peuple se souvint que les fenians étaient de fort braves gens! Le coup était raté!...

Mauvaise impression, hélas! très mauvaise impression! Car on put se dire: « Comment! ces bons Irlandais se servent des moyens violents? Ah ça!... Une cause excellente peut donc être défendue par des bombes?... Après les Arméniens et les Cubains, les paisibles habitants de la « Verte Erin?... »

On reparla plus que jamais de la propagande par le fait...

(Attention! Messieurs de la police! Pesez bien mes paroles!... Je suis sur mes gardes, je vous prie de le croire! Et si vous voyez dans ce qui va suivre une façon d'apologie, vous devrez mettre sur vos rapports: « Apologie indirectement indirecte... » Allons! — Je commence.)

Un écrivain... (je ne dirai pas « bourgeois », il ne me semble pas tel!) un écrivain de grand talent, qui collabore aux journaux bourgeois, M. Lucien Descaves, écrivit sur ce genre de propagande les lignes que voici:

On a beau dire que la propagande par le fait, des scènes violentes comme celles dont la Banque ottomane a été le théâtre, rendent un mauvais service à la noble cause qu'elles prétendent servir; *les événements donnent assez souvent un démenti à cette assertion.* Tant que les Arméniens se sont laissé massacrer sans résistance presque, *personne ne s'est occupé d'eux. Il a fallu*, pour appeler l'attention universelle sur un peuple abandonné, *qu'une vingtaine d'hommes dévoués et résolus prissent l'offensive.* De même, on s'en convaincrait aisément, c'est après les attentats de 1866, 1867, 1882, 1884 et 1885, attribués, à tort ou à raison, aux fenians, qu'on s'apitoya le plus sur le sort des Irlandais.

. . . . . .

Je ne cacherai pas mes sympathies pour les révolutionnaires arrêtés en Hollande et en Ecosse, s'il m'était prouvé qu'ils sont sincères et ne jouent pas un rôle dans quelque machination de la police secrète de Londres. En effet, qu'auraient-ils à attendre, personnellement, de l'attentat ou du coup de main qu'ils projetaient?

. . . . . .

La prison et le supplice...? Ils devaient plutôt compter là-dessus... Enfin j'admire quiconque déclare que ces désordres, loin de mûrir les réformes réclamées, en retardent plutôt la réalisation. Comme si la longue patience des Arméniens ou des Irlandais leur avait valu un meilleur traitement!!...

. . . . . .

Ne voulant pas exposer le gérant du *Libertaire*, je n'aurais jamais osé écrire le quart de ce qu'on vient de savourer...

Au point de vue général, je pense ceci: quand on lutte, on ne doit pas hésiter à mettre dans son jeu tous les atouts que la science met à la disposition des combattants.

« Les armes les plus terribles, un philosophe l'a dit avant moi, sont les meilleures!... » Reste à chacun le choix. Toi, qui es éloquent, tu prendras la parole! Toi qui es instruit et lettré, tu écriras! Toi qui es savant, tu donneras tes chiffres et tes machines!... Toi qui es déshérité par la société, tu agiras dans la mesure de tes forces!

Tous enfin, si vous *voulez*, si un égoïste bonheur n'est pas votre but, vous ferez d'avance le sacrifice de votre vie!

Avant d'avoir vaincu, pas de trêve! On ne peut être généreux que lorsque l'on ne craint plus...

Ah! Excellents bourgeois! Nous avons été bêtes! et vous avez ri!... Quand vous avez repris Paris, vous avez été féroces, cruels par plaisir, inutilement... Nous n'aurons jamais pareille goujaterie dans nos annales. Mais nous sommes décidés à lutter *sans pitié*, jusqu'au jour de la Liberté!

Et ce jour n'est pas éloigné! Des vôtres en conviennent quand ils réfléchissent. Ce qui faisait votre force, notre bonté, s'en est allée! Votre religion, votre patriotisme déclinent. On n'a plus foi en vous!...

Votre cœur se voit à nu: c'est un dur bloc d'or!

Le peuple sera bientôt désabusé tout à fait. Il comprend — enfin! — que sa liberté politique n'est rien! que c'est la liberté économique qui est tout! Et que celle-là, on ne l'obtiendra pas à coup de bulletins de vote...

Tandis que l'Anatolie, la Grèce, la Crète, l'Italie, l'Espagne, Cuba (peut être l'Irlande?) secouent leurs jougs magnifiquement, mais, en vain, car ces nations retardataires n'aspirent qu'à illusoire liberté politique; le peuple américain, actif, intelligent moderne, hardi, se révolte lui aussi et dans un sens apparemment plus utilitaire.

Il n'y va pas par quatre chemins, comme on dit... Il se sert des engins de ses ennemis. Certain qu'en cas de lutte, on lui servirait de la poudre, il a commencé par s'approprier cette poudre, et l'a employée sans plus tarder!...

Voici ce que je lis dans les journaux: « A Leadville (Colorado), 3,000 mineurs sont en grève. Ils ont fait sauter à la dynamite, plusieurs mines. *Toute la milice du pays est sous les armes.* »

Je n'ai pas à juger; je n'approuve ni ne désapprouve; je constate!... C'est là, toute la liberté que notre chère République me laisse...

Je me bornerai à penser que ces mineurs luttent logiquement, de même que logiquement les combattent leurs exploiteurs. Je ne dirai pas à qui vont mes sympathies, ce serait un crime!... Je ne dirai pas si les moyens dont usent les mineurs sont aussi légitimes que les fusils des riches, ce serait un crime! Je ne dirai pas si ces moyens sont efficaces, les événements nous l'apprendront!.. J'affirmerai seulement ceci — qu'il est des grèves où les grévistes luttent, et qu'il en est d'autres où ce que les grévistes appellent lutter, *c'est tout bonnement: crever de faim* en faisant de ridicules processions dans les rues!!!

Ainsi donc, en Europe, en Orient, en Amérique, la révolte bat son plein! Ce n'est donc pas le moment de rester inactifs. Les camarades qui habitent les pays insurgés savent ce qu'ils ont à faire... Cela les regarde, et ils n'ont pas besoin de conseils... Quant à nous, anarchistes de France, nous devons propager plus que jamais notre idéal anarchiste-communiste, surtout dans sa partie positive! Clémenceau disait l'autre jour en substance: « Si la Banque turque avait sauté, il y aurait eu des bouleversements en Europe! » Tenons-nous donc prêts! Multiplions nos efforts. M'est avis que nous faisons beaucoup trop peu de conférences!... Que tous ceux qui savent aligner trois phrases s'y mettent... (ils ne sont pas si rares)!) et l'on verra quels résultats merveilleux nous obtiendrons!...

Il faut absolument qu'on sache — et d'une manière précise — ce que nous *voulons!*

Nos paroles ne hâteront guère la Révolution, mais elles peuvent lui imprimer une direction! Il ne suffit pas que la Révolution prochaine soit libertaire — toutes les révolutions l'ont été plus ou moins! — il faut qu'elle s'affirme: *Communiste* — que la terre devienne le patrimoine de tous, l'autorité disparaisse des rapports sociaux

Georges L...

LA PROPRIÉTÉ INDIVIDUELLE ET L'AGRICULTURE

La propriété individuelle entrave complètement les progrès de l'agriculture et de l'industrie; il est très facile, pour celui qui possède un brin de connaissance, de le constater chez nos agriculteurs-fermiers qui cultivent 28,000,000 d'hectares de terre sur 32,000,000 d'hectares labourables.

Lorsque l'agriculteur-fermier prend en location soit une ferme ou un lot de terre dont la moyenne des baux de fermages n'a toujours été, depuis la Révolution jusqu'à ce jour, que de neuf, douze ou quinze années, — très peu de baux ont une durée plus longue — il succède au locataire qui s'en va, prend toujours la terre réduite à sa plus forte maigreur; ce système de dégraissage terrien existe depuis trop longtemps: c'est l'éternel recommencement des baux de fermage. Il faut au preneur un délai de cinq années pour améliorer un peu la terre; il ne peut l'engraisser parce que son bail est trop court; quatre ou cinq années avant l'expiration dudit bail, il commence à dégraisser son terrain pour le rendre en même état — et quelquefois pis — qu'il l'a pris à loyer, et la terre reste toujours maigre, ne produisant annuellement que le tiers de ce qu'elle devrait produire.

Tous nos agriculteurs, propriétaires et fermiers sont dépourvus de connaissances agricoles et viticoles: moyens indispensables pour obtenir du sol un rendement plus abondant, et que tous devraient connaître sur le bout du doigt. C'est là un grave défaut. Ils cultivent la terre généralement par routine, sans savoir s'ils vont à la fortune ou à la ruine. Leur génie s'étend de plus en plus sur la baisse du salaire de l'ouvrier et sur la réduction des bras.

Nos écoles d'agriculture, depuis leur fondation, n'ont toujours été fréquentées que par des fils de bourgeois; elles n'ont produit aucun résultat sérieux. Elèves, professeurs, directeurs et ministres semblent sortir d'un autre âge.

Ils n'ont pas encore découvert, dans ce siècle de progrès, le moyen de faire produire à la poule, — en tout temps, — des œufs aussi abondamment que dans les premiers mois de l'année, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de janvier, saison des œufs pourris fournis à la consommation pour un prix très élevé. La consommation, à Paris, des œufs fournis par l'étranger pendant ces quatre mois, dépasse la somme de vingt-cinq millions, et si la classe ouvrière ne chômait pas une partie de l'année, il en serait consommé plus du double.

N'étant pas disposé à faire la fortune de certains capitalistes par les recherches que j'ai faites à ce sujet depuis plusieurs années, je ne peux en profiter moi-même ni en faire profiter la classe ouvrière.

La routine existe aussi bien dans nos écoles d'agriculture que chez l'agriculteur lui même; elle consiste à rechercher les meilleures natures de blé, les engrais qui conviennent le mieux à la terre et l'amélioration par le croisement de toutes les races de bétail; leurs recherches se bornent là; elles ne sont profitables qu'à un très petit nombre d'agriculteurs figurant tour à à tour dans nos concours régionaux comme étant l'élément d'élite de notre agriculture, vendant très cher leurs produits, sollicitant du gouvernement toutes sortes de décorations qui ne leur sont jamais refusées. C'est ainsi qu'au royaume des aveugles les borgnes sont rois. La masse, composée des petits agriculteurs, n'est pas guidée par des démonstrations publiques et sérieuses et ne peut, pour cause d'augmentation de dépenses, se mouvoir, pour suivre les progrès de la grande culture.

Toutes les combinaisons projetées et mises en avant par nos gouvernants pour protéger notre agriculture ne pourront la sauver d'une ruine complète.

En voici le motif:

Notre système social ne permet pas d'améliorer ni l'agriculture, ni la situation précaire de la classe ouvrière: il faut pour cela que la terre soit propriété commune.

Mais nos gouvernants, qui sont nos maîtres, tiennent trop à l'assiette au beurre pour marcher dans le progrès social: ce serait ruiner d'un coup toutes les corporations d'huissiers, de notaires et d'hommes de loi, véritables oiseaux de proie qui vivent et s'enrichissent de la misère du peuple; ces corporations sont trop précieuses au gouvernement pour qu'il consente jamais à se priver de leurs services; nos maîtres préféreront toujours prolonger la misère du peuple pour justifier de l'utilité de tous ces vampires et de leur nombreuse gendarmerie, inutiles dans une société civilisée,

Louis Roux,
ouvrier agricole.

Conférences en Province

Solidarité. — Le camarade Romain Ville, à Sainte-Eulalie-en-Royans (Drôme), se propose de faire une longue tournée de propagande dans sa contrée. Nous l'aiderions bien volontiers, mais nos minces ressources sont trop épuisées. Nous engageons vivement ceux qui peuvent lui venir en aide à lui envoyer directement livres, brochures, journaux et « un peu d'argent » (les fortunes).

Nous prions ceux de nos lecteurs dont l'abonnement est arrivé à expiration de nous envoyer le montant de leur renouvellement, s'ils ne veulent subir aucune interruption dans l'envoi du **Libertaire.**

PROLÉTARIAT INTELLECTUEL

Il est à remarquer que ce n'est pas seulement parmi les ouvriers manuels que l'*énergie* subit parfois des modifications, en défaveur à nos intérêts communs, mais encore, et surtout dans la catégorie de travailleurs que notre collaborateur Sébastien Faure range sous le titre de : « Prolétariat intellectuel », comprenant les commis et les employés de toute sorte.

En ce moment je crois que cette catégorie de prolétaires à gibus subit une dépression morale des plus tristes sous l'influence néfaste de la bourgeoisie, avec qui elle est en contact, dont elle est l'auxiliaire direct.

La classe bourgeoise use de ses ultimes moyens pour retenir entre ses doigts crochus les lambeaux de son prestige qui s'en va, en allumant les derniers feux de ses batteries et pour cela elle emploie toutes les influences que le vernis de ses apparences lui permet de mettre en jeu ; elle oblige ses serviteurs à réciter chaque jour les *litanies de son culte*, afin de leur forger des convictions qu'ils n'ont pas et qu'ils n'auront jamais ; car, malgré leur aspect alléchant, ce n'en sont pas moins des odieuses tromperies faites pour les acoquiner à sa manière de voir, qui ne peut être la leur pas plus que la nôtre.

Rien de plus fat, en général, que ce domestique en écritures ou ce commis en caleçot généralement fils de parents prolétaires, qui a la naïveté de croire avoir atteint un certain grade dans la société, parce qu'il est ceci à 120 fr. ou cela à 150 fr. par mois et qui se range tout bêtement du côté de ses chefs, faisant selon lui œuvre de vaillance, en s'instituant leur défenseur outré, alors que réellement il se passe la corde au cou.

Et allez donc leur dire à ces gens-là qu'ils errent dans un immense désert, ils vous répondront avec leur dédain habituel, copié sur celui de leurs maîtres, qu'ils se trouvent bien où ils sont et que là où nous ne voyons qu'aridité, il y a au contraire production prolifique.

Eh bien ! c'est là que la propagande libertaire doit se répandre, c'est dans ces cerveaux obtus qu'il faut projeter les clartés éblouissantes de notre idéal anarchiste, afin d'éclairer ces myopes qui ne voient qu'avec les yeux de leurs dominateurs.

Soyons perspicaces, pénétrons dans les esprits, ne craignons pas la disconvenue. La persévérance mène au triomphe !

Gustave RAMPAL.

AU GRAND BAGNE

Les Grandes Manœuvres

Le 4 septembre au matin, alors que l'aube commençait à percer l'obscurité de sa lumière indécise, nous quittions le village de Cautigny (Somme), en route pour... où ? Nous n'en savions trop rien. Encore harassés de la marche de la veille, assommés par une mauvaise nuit passée dans d'infectes écuries dépourvues même de paille, nous partîmes ce jour-là avec la crainte d'en voir de dures, et nous ne nous trompions pas. Il était quatre heures quand nous levâmes le pied et à dix heures du matin, soit *six* heures consécutives de marche, nous avons fait une halte de trente minutes avant de commencer une manœuvre qui dura deux heures et qui consista à tourner continuellement autour d'un grand bois dans lequel il n'y avait personne, bien entendu. Mais laissons l'absurdité du métier de côté pour ne voir que ce qu'on nous fit supporter ce jour-là. Pendant la manœuvre, un gredin, qui porte trois petits rubans dorés autour des manches et qui commandait la 8e équipe du gros n° 51, trouvant que les malheureuses bêtes qu'il brutalisait depuis sept heures de temps n'allaient pas assez vite, leur fit prendre le pas de course pendant près d'une heure, soi-disant pour regagner le front de combat. Inutile de dire que la moitié des hommes resta en route ; mais mal leur en prit, car quand ils rattrapèrent les camarades, ce lut la prison qui les accueillit.

La manœuvre terminée, nous fîmes encore près d'une heure de marche en plein soleil, de midi à une heure, pour arriver à la grand'halte. Total : neuf heures de marche, sans avoir absorbé la moindre nourriture depuis la veille, et avec un chargement de près de vingt kilos. Mais tout cela n'était rien. Pendant le léger repos qui nous fut donné, deux malheureux furent transportés mourants à l'ambulance. Cela était fait pour nous encourager à reprendre la marche !

A deux heures, nous repartîmes pour faire encore, savez-vous combien ?... Vingt kilomètres ! Il n'y a pas à nier, de Montdidier à Roye, c'est ce que comptent nos bourreaux. Nous sommes arrivés aux cantonnements de Roye *exactement* à six heures et demie du soir ; en tout : *treize* heures de marche !...

Pendant cette harassante journée, plus de soixante malheureux tombèrent, exténués, dans les fossés. A huit kilomètres environ avant d'arriver à Roye, l'un de ces derniers ne fut sauvé que grâce à des piqûres de morphine et mis à la voiture d'ambulance. Naturellement, il se présenta le soir à la visite du médecin, afin d'être exempté de marche le lendemain. Ce pauvre diable, un malheureux paysan abruti par quelques années de service, parut devant le major de 1re classe, un individu portant le nom de Dardignac, sans lui donner d'explications sur sa maladie — le pauvre troupier savait qu'il était malade et c'était tout. — Voyant cela, la brute galonnée fut prise d'un accès de folie furieuse et, traitant ce malade de rosse, de fainéant, de cochon, lui tira les oreilles, lui administra une gifle et un formidable coup de pied que le malheureux reçut en plein dans les reins, en voulant éviter de le recevoir dans le derrière.

A deux pas du poste où se passait la visite médicale, le général Debry félicitait le colonel Delacroix pour *la fraîcheur de ses troupes* (*sic*), pendant que, mourants de fatigue au fond des écuries où nous étions cantonnés, — le général Diétrich ayant refusé les billets de logements parce que « les hommes auraient été trop bien » — nous n'avions même pas la force de prendre la nourriture qui nous était nécessaire.

Voilà quelques faits qui pourront édifier ceux qui croient encore aux beautés de l'armée, à cette armée si nécessaire, suivant quelques-uns, à la défense de nos *libertés conquises*, mais qui n'est destinée qu'à maintenir les pauvres dans l'obéissance des lois, à préserver la fortune des riches.

E. G.

LES ASSASSINS LÉGAUX

La nuit est très obscure ; une pluie fine et froide ne cesse de tomber et le vent souffle avec une certaine force dans les branches, au haut des arbres. De temps en temps, à grand fracas, une branche de bois mort casse et dégringole à terre. Il ne fait pas bon, cette nuit, dans la forêt de Poheur. Et c'est à présent que l'on apprecie la douceur du lit et des chaudes couvertures.

Un homme vient de pénétrer dans la forêt après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui. Il suit un étroit sentier dont l'accès est rendu pénible par les ronces et les branchages qui y croissent librement, personne, ordinairement, ne passant par ce chemin. Cet homme porte un grand sac de toile qu'une courroie en cuir retient attaché à ses épaules. Le moindre bruit le fait s'arrêter et il ne reprend sa marche qu'après avoir écouté un instant et s'être rendu compte qu'il n'est pas observé. Il vient d'arriver à un fourré et s'est baissé ; il se relève, tenant un magnifique lièvre qu'un lacet de laiton tient étranglé. Il le glisse dans son sac et replace le lacet dans le fourré. Puis il continue d'avancer dans la forêt et, au bout d'un instant, il se baisse de nouveau. Mais il se redresse aussitôt ; on a marché non loin de lui ; une ombre paraît, puis un homme, coiffé d'un képi et le fusil en mains. — Le Rouquin ! s'écrie le nouveau venu ; ah ! je te tiens enfin, tu ne m'échapperas pas cette fois.

Mais le Rouquin, leste comme ces lièvres qu'il sait si bien détruire, fait un saut en arrière et prend la fuite. Le garde épaule son fusil et lait feu ; mais l'homme s'enfuit toujours ; un second coup de fusil et, soudain, un cri de douleur retentit dans la forêt et le Rouquin s'affaisse sur le sol.

Le Rouquin, d'abord légèrement blessé au côté droit, avait ensuite reçu toute la décharge dans la jambe droite. il dut subir l'amputation de cette jambe. A l'audience du Tribunal où le garde comparut, le Président flétrit en termes indignés ces audacieux bandits (comme il appelait les braconnier-) qui dépeuplaient les forêts de leur gibier ; et le garde se retira avec les éloges des juges.

A deux ans de là, le même, Rouquin, agrémenté d'une jambe de bois et qui était resté un braconnier incorrigible s'en vint, une nuit, visiter les lacets qu'il avait posés la veille dans la forêt que nous connaissons. Après avoir recueilli lièvres et lapins, il se retirait tranquillement quand il se trouva face à face avec le garde qui, deux ans auparavant, l'avait si cruellement blessé. Il tenta de fuir, mais l'autre l'ajustait déjà et le Rouquin n'eut que le temps de se garer derrière un gros arbre pour ne pas, cette fois encore, être blessé, tué peut-être... Puis, furieux, le braconnier s'élança sur le garde et il lui arracha son fusil. Mais l'autre sortit un revolver et il allait faire feu quand il s'affaissa tout à coup. Le Rouquin venait de lui décharger son arme dans la poitrine.

Le garde survécut à ses blessures et il eut la consolation d'entendre condamner le Rouquin à vingt ans de travaux forcés pour tentative de meurtre.

Ce qui prouve qu'il est des existences bien plus précieuses que d'autres et qu'un garde forestier, alléguant un *état de légitime qu'il est seul à prouver*, peut parfaitement tuer un individu qui aurait (le misérable !) commis le crime de braconner quelques lièvres ou lapins ; mais qu'un braconnier, lui, est considéré comme assassin et condamné comme tel s'il a le malheur, pour se garer des coups d'un garde, de blesser ce garde.

Les journaux quotidiens nous ont appris l'acquittement des gardes de Rothschild qui avaient tué un braconnier et blessé grièvement un autre. L'insrruction a prouvé que les dits braconniers, armés seulement d'un mauvais fusil à grains de plomb numéros 4 et 5 ne pouvaient pas être dangereux pour les gardes, et il a été également prouvé que les braconniers fuyaient quand ils ont été touchés, l'un ayant été blessé derrière l'oreille et l'autre dans le dos. Mais tout cela n'y fait rien ; qu'est-ce que c'est que ça, la vie d'un braconnier? Les gardes ont honnêtement agi ; ce sont des assassins légaux.

Georges GASQUET.

Pour éviter tout retard, nous prions les camarades correspondants et vendeurs du Libertaire d'adresser leurs communications, mandats, etc., directement à chaque journal : Temps Nouveaux, Sociale, Libertaire.

Les trois journaux ne s'impriment pas dans la même usine et, pour une simple communication ou un règlement de compte, il nous faut souvent faire une longue course. C'est ce que nous voulons éviter.

APRÈS ÉTUDE ET EXPÉRIENCE

Depuis longtemps dans le mouvement révolutionnaire, je me suis, à une époque, réclamé du titre d'anarchiste avant d'être arrivé à la compréhension bien nette du communisme.

De là des tatonnements qui, comme me l'avait prédit Emile Henry, dans une discussion familière sur l'organisation de la production et de la consommation en société anarchiste, devait me conduire tout droit au collectivisme.

Aujourd'hui, après étude approfondie, je déclare que le collectivisme est un système illogique, que, s'il pouvait remplacer le bourgeoisisme actuel, ce serait l'Etat remplaçant l'oppression de l'homme par l'homme, une féodalité socialiste, la majorité écrasant la minorité, l'individu supprimé au profit de la *collectivité abstraction* (représentée *en réalité* par une *coterie*, comme dans tous les systèmes autoritaires).

Quant à la tactique votarde, au parlementarisme politique ou syndicaliste, aux palliatifs de la législation ou du charitisme, j'ai vu tout cela de trop près pour y couper jamais à l'avenir.

Descendu de bonne foi dans les enfers politiciens, sans ambition aucune, parce que j'ai cru, un moment, que par la politique on pourrait hâter l'avènement de la Révolution sociale, j'en reviens plus expérimenté, connaissant mieux l'ennemi, et convaincu qu'en dehors du communisme anarchiste il n'y a que systèmes autoritaires, décevants, faux, aboutissant fatalement à l'établissement de privilèges, à l'arbitraire, à l'oppression.

Devant l'Anarchie, tous les partis sont des partis bourgeois ; les socialistes collectivistes, allemanistes et autres ne prennent pas le même chemin que nous, n'emploient pas les mêmes moyens de propagande, tout simplement parce qu'ils n'ont pas *le même but* que nous, quoi qu'ils en disent. Ils veulent repêcher la vieille société, tandis que nous nous en voulons créer une toute nouvelle, dans laquelle l'*individu* pourra se mouvoir, *autonome*, en plein *communisme libre* se développer normalement.

Des pouvoirs publics, même spéciaux et temporaires, seront toujours un instrument d'oppression. Ne nous bâtissons donc plus de prisons ; assez de servitude volontaire !

Comprenez cela, Camarades allemanistes, et venez à l'Anarchie !

Et élevez vous à la compréhension d'un communisme sans restrictions ni mélanges, duquel sera exclue toute mesure de valeur de l'effort humain, du produit du travail.

Le travail, réfléchissez-y, ne peut s'apprécier ni à la livre, ni au kilomètre, ni au litre, ni à l'heure, ni au cube, les produits du travail étant les résultats de la collaboration manuelle et intellectuelle de toute l'humanité, prise dans ses générations passées comme dans la génération présente, tout étant à tous, tous ayant également droit à tout et devant dans une société rendue raisonnable par l'harmonisation des intérêts particuliers dans l'intérêt général réel et non abstrait), travailler selon leurs forces et les besoins de l'humanité et consommer ce qui leur plaît

Combattons sans pitié les préjugés de la masse qui *fait des élus de ceux qui flattent son ignorance et cherchent à la renforcer*.

Qu'on vote pour des hommes ou pour des idées, pour Tartempion ou pour *pain gratuit*, aucune amélioration à espérer dans la société bourgeoise ; rien n'y fera, ni mandat impératif, ni referendum, ni initiative dès lors laissée au peuple. En fait de législation directe, la plus directe, la seule directe sera la suppression de toute législation.

L'abstention électorale est un principe de tactique fécond, une négation bienfaisante.

Affirmation éloquente de l'incroyance à la politique, elle est créatrice de ces énergies révolutionnaires, que tue, *qu'avorte* en germe la résignation républicaine, votarde, majoritaire des socialistes étatistes, tout aussi bien que la résignation chrétienne.

A l'Anarchie, par l'Anarchie !

Paul BOUTIN.

Par suite des nécessités de la mise en page, nous prions instamment nos correspondants de bien vouloir nous adresser les copies par le courrier de mardi soir, dernière limite. Passé ce délai, nous ne pouvons répondre de l'insertion.

LE PROCÈS DES TRENTE

Notes pour servir à l'histoire de ce temps : 1892-1894

Suite (1)

La bombe de Vaillant produisit un effet considérable mais des impressions très diverses.

Par ceux qui ont l'habitude de se désintéresser de tout ce qui ne les touche pas directement, elle fut accueillie avec indifférence.

Dans la classe ouvrière et dans les milieux qu'agitent les questions politiques, l'acte de Vaillant rencontra une approbation proportionnée à l'écœurement que les escroqueries du Panama et la mauvaise foi des Députés avaient fait naître.

Sans aller jusqu'à applaudir à cet acte, les hommes du peuple ne dissimulèrent pas la secrète sympathie que leur inspirait Vaillant.

Bien plus facile à saisir était l'expression de cet attentat. On comprit qu'il s'agissait d'un Régicide *nouveau modèle* puisque le coup avait été dirigé contre celui qui, en démocratie, confectionne la Loi et incarne la Souveraineté : le Parlement.

Par contre, ce fut, au Palais Bourbon, un inénarrable affolement. On sait aujourd'hui, par des témoins véridiques, que rien n'est moins exact que ce qui fut dit, à l'époque, sur ce point.

On sait que l'hémicycle de la Chambre se vida en un clin d'œil, Messieurs les Députés s'étant rués jusqu'au dernier vers les portes de sortie. On sait que plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'on ne songeât à rechercher le coupable parmi les personnes admises aux tribunes ; on sait que si Vaillant n'eût pas été blessé (ce fut lui qui reçut les blessures les plus graves), il lui eût été facile de gagner la porte sans être remarqué. On sait que la fameuse phrase du président Dupuy : « Messieurs, la séance continue ! » ne fut prononcée que *vingt minutes* après l'explosion, et lorsque les Députés, ayant acquis la certitude que les tribunes étaient vides et qu'il n'y avait aucune autre bombe à redouter, se hasardèrent, tremblants encore, livides, à retourner à leurs pupitres.

Enfin, l'empressement — tout à fait contraire à leurs habitudes — qu'ils mirent à voter contre les anarchistes des lois d'une sauvage férocité, donna la mesure de la frousse insensée qu'ils avaient éprouvée.

Et cette hâte insolite fut jugée sévèrement par l'opinion publique qui, comprenant cet empressement inaccoutumé à l'ordinaire lenteur avec laquelle nos parlementaires proposent, examinent, discutent et décident les projets les plus anodins, ne put s'empêcher de trouver que ces Messieurs ne déployaient tant de zèle et n'usaient d'une telle célérité que parce que leur propre sécurité était menacée et leurs intérêts personnels directement mis en jeu.

En quarante-huit heures, le Sénat et la Chambre votèrent des modifications profondes aux articles 265, 266 et 267 du Code pénal, concernant les associations de malfaiteurs, à l'article 3 de la loi du 19 juin 1871, sur la détention des explosifs, enfin aux articles 24, 25 et 49 de la loi de 1881 sur la Presse.

Ces modifications transformaient du tout au tout l'économie générale de notre législation en matière politique, constituant en réalité une refonte totale des lois établies en matière de presse, de réunion, d'association.

C'est de ces remaniements législatifs qui sortit quelques mois plus tard le *Procès des Trente* et l'on comprit alors — mais alors seulement — le détestable parti qu'on pouvait tirer contre ses adversaires un Gouvernement sans scrupule réduit aux abois.

Sur le moment, je le répète, l'affolement était tel dans les sphères dirigeantes que, sans discussion aucune, tout ce que proposa le Ministère fut voté avec un ensemble touchant et significatif.

La Magistrature ne mit pas moins de précipitation à instruire l'affaire du Palais Bourbon et à faire comparaître Vaillant en Cour d'assises. On remarqua, non sans étonnement, la rapidité avec laquelle furent accomplies les multiples formalités que la Loi prescrit en l'espèce.

En même temps, les mesures les plus arbitraires étaient prises contre les anarchistes.

On saisissait tous leurs écrits ; on faisait défense aux marchands de journaux, aux bureaux de tabac, aux libraires de vendre la *Révolte*, le *Père Peinard*, la *Revue Libertaire*, etc.

* * *

Le 1er janvier 1894, l'homme des *conventions scélérates* qui faisait fonction de ministre de l'intérieur, celui qu'on rencontre toujours quand il s'agit de faire quelque mauvais coup, celui dont le nom a été, depuis quinze ans, mêlé à toutes les entreprises louches, à toutes les affaires véreuses, à tous les tripotages, l'ami des Rouvier, des Reinach, le prédécesseur du conspirationnaire Bulhaut au ministère des travaux publics, celui que Rochefort a si souvent appelé le bandit Rayual, fit opérer une râfle chez tous les anarchistes et chez tous les suspects. C'était, avoua plus tard le cynique personnage, pour offrir des étrennes aux honnêtes gens. Deux mille mandats de perquisition furent lancés par le parquet de la Seine et 64 arrestations eurent lieu.

Les feuilles officieuses de l'époque publièrent le communiqué suivant :

(1) Voir les numéros 41, 43 et 47 du *Libertaire*.

« M. Raynal a donné de nouvelles instructions et l'on veut établir la liste complète de tous ceux qui, quoique n'étant pas anarchistes, sont en relation avec eux et pourraient leur venir en aide par amitié personnelle. »

On le voit : c'était une guerre sans merci déclarée et faite à quiconque avait la moindre relation avec un compagnon, lui rendait un service ou lui manifestait quelque sympathie.

C'était la résurrection de l'odieux régime des suspects avec ses procédés tortueux, ses encouragements à la délation, ses excitations aux lâchetés et aux trahisons.

Les perquisitions et arrestations étaient faites en vue de la prochaine comparution de Vaillant aux assises : le 10 janvier 1894.

***

Il y fit excellente figure. Son attitude, sans faiblesse comme sans forfanterie, fut celle d'un homme qui a accompli, sous le coup d'une inébranlable détermination, une action que sa raison continue à approuver, dont il revendique l'entière responsabilité, dont il assume, sans fléchir, toutes les conséquences.

Ce ne fut pas pour sauver sa tête, ainsi que le prétendirent quelques chroniqueurs judiciaires, mais par pur respect de la vérité qu'il déclara et soutint, à l'audience comme à l'instruction, qu'il avait eu l'intention de blesser le plus grand nombre possible de Députés et non de tuer.

Sa tête, ses ennemis eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer le courageux sang-froid avec lequel il la porta à l'échafaud.

Il marcha à la guillotine en souriant, s'arrêta à trois pas du comperat, proféra d'une voix de tonnerre que la foule recueillie entendit distinctement, son ultime cri de guerre : « Mort à la Société bourgeoise et vive l'Anarchie! », et quand, deux minutes après, le fourgon emportant ses restes traversa la place de la Roquette, les assistants formèrent la haie sur son passage, se découvrirent avec respect; d'aucuns murmurèrent : « Salut à toi, martyr! (5 février 1894).

***

Pendant les quelques jours qui avaient séparé la sentence de l'exécution, il s'était formé en faveur de Vaillant un indiscutable courant de sympathie.

Toutes les classes de la Société y avaient pris part. Seuls, les Parlementaires, à quelques exceptions près, montrant une fois de plus qu'ils sont implacables dans la répression, avaient enjoint au président Carnot — qui eut la faiblesse de céder à leurs injonctions — de se montrer sans pitié. Le refus de commuer la peine de Vaillant en celle des travaux forcés à perpétuité, avait été mal accueilli. On se répétait qu'en somme la bombe de Vaillant n'avait déterminé la mort de personne et qu'il était sans précédent qu'un homme n'en ayant tué aucun fût exécuté.

La biographie du « guillotiné » contribua à augmenter le mécontentement et à développer les sympathies qu'il avait conquises.

La vie de Vaillant était en effet une lamentable odyssée. Enfant naturel, il est abandonné par son père : un gendarme corse qui le renie après l'avoir reconnu ; sa mère, désireuse de se marier, s'en débarrasse à son tour, en le mettant à la porte. Il a à peine douze ans, lorsque, chassé de la demeure maternelle, il vagabonde sans pain, sans métier, presque sans forces, sur les grands chemins. Il erre de ville en ville, pendant des jours, des semaines, des mois.

Intelligent, studieux, avide de science, il se forme tout seul à la vie intellectuelle, Jeune encore, doué d'une imagination vive, d'un cœur ardent, d'une nature généreuse, il prend en haine cette société qui, dès sa naissance, le traita en paria et condamne tant d'êtres comme lui à la privation, au dénuement.

Républicain d'abord, socialiste ensuite, il ne tarde pas à évoluer jusqu'à l'anarchisme dont la philosophie lui apparaît comme seule rationnelle et exacte.

Las de se trouver en butte aux difficultés incessantes d'une vie de travail excessif et de misère, il part pour l'Amérique dans l'espoir que l'existence lui sera moins dure.

Il en revient, après cinq années, aussi pauvre et plus découragé, ayant essayé de tous les métiers et n'en ayant pas trouvé un seul qui le nourrisse convenablement.

Il s'embauche dans une faïencerie, à Choisy-le-Roi, où il gagne 3 francs par jour. Avec cette somme, il faut vivre, lui, sa compagne, sa fille. Il proteste, réclame, prie ; on le menace de le congédier.

C'est fini : l'enfant jeté dans la rue, le travailleur toujours en proie aux privations, le père incapable de nourrir les siens, malgré son ardent désir de le faire, se décourage et peu à peu s'exaspère. Il voit tout son passé ; il interroge l'avenir. Il n'aperçoit que tristesses et déceptions. Il songe à mettre fin à cette lamentable agonie.

Alors toutes ses rancœurs de déshérité se combinent avec ses revendications de révolté conscient pour donner naissance à l'homme exaspéré qui, ayant fait délibérément le sacrifice de sa vie, veut se venger avant de mourir.

Il songe à frapper et cherche les responsabilités.

Il a entendu dire et lu que Ravachol et ses imitateurs avaient fait ou auraient pu faire *des victimes innocentes* et voulant à tout prix éviter ce reproche, il se décide à diriger toute sa colère agissante contre les politiciens, les faiseurs de lois, les souteneurs de l'Autorité politique, économique et morale : les Députés.

En se répandant dans la foule, cette genèse de l'acte accompli par Vaillant ne manqua pas de donner à cet acte le caractère précis d'un attentat purement politique.

La sympathie qu'on n'avait pas marchandée au condamné à mort se transforma, du soir au lendemain, en une admiration attendrie et indignée. Sa tombe devint un véritable lieu de pèlerinage. Par centaines, par milliers, des personnes de tous les âges et de toutes les conditions se rendirent au cimetière d'Ivry et, sur la terre fraîchement remuée où reposait le décapité, apportèrent des couronnes, des bouquets, des pots de fleurs.

Un matin, on trouva sur la tombe une branche de palmier à laquelle était attachée une pancarte portant ces vers :

Puisqu'ils ont fait boire à la terre,
A l'heure du soleil naissant,
Rosée auguste et salutaire,
Les saintes gouttes de ton sang,
Sous les feuilles de cette palme
Que t'offre le Droit outragé,
Tu peux dormir ton sommeil calme,
O Martyr !... tu seras vengé.

(7 février 1894.

Dans ces promenades solitaires ou par groupes, dans ces fleurs et ces bouquets, dans ces poésies touchantes et simples, on retrouve bien l'âme naïve et teintée de mysticisme du peuple bercé depuis des siècles par la chanson romantique, pénétré du culte des morts et saturé de la légende des martyrs.

Mais on y voit poindre aussi la tendance nouvelle : celle qui ne se lamente plus sur les tortures infligées aux trépassés, celle qui ne s'absorbe plus dans le regret des chers vaincus, mais qui puise dans les exemples laissés par les disparus et les convictions au triomphe desquelles leur sang fut consacré, l'énergie des aspirations à concevoir, des colères à clamer, des révoltes à affirmer et l'espoir des revanches fécondes.

***

La vengeance évoquée par les vers ci-dessus ne se fit pas longtemps attendre.

Une semaine après l'exécution de Vaillant, jour pour jour, se produisit l'attentat de l'Hôtel Terminus (14 février 1894).

(A suivre.)

Sébastien FAURE.

DÉSERTEUR !

Une lettre que je reçois à l'instant m'apprend l'arrestation, comme déserteur, de mon camarade d'enfance, Paul Favier, mon compagnon d'études, mon meilleur ami.

Cette nouvelle me bouleverse, me navre. Lui, mon cher Paul, si calme, si doux, si bon !... arrêté, emprisonné, jugé, condamné sans doute !... C'est horrible, pour moi son ami ; mais pour le public, pour les indifférents, la chose est banale ; des désertions, il y en a tous les jours en quantité, les journaux n'en parlent même pas.

Et cependant je me permettrai de vous conter celle-ci : non qu'elle sorte de l'ordinaire ; hélas ! l'histoire de mon camarade est celle de beaucoup d'autres. Mais il me semble qu'il est bon, chaque fois que l'occasion se présente, d'étaler au grand jour les beautés du régime sous lequel nous vivons, d'abord, et l'ignominie, la lâcheté de certaines gens, ensuite.

***

Paul est fils unique, seul soutien de ses vieux parents. Son père, âgé de soixante-dix ans, est impotent, dans l'impossibilité absolue de se livrer à aucun travail ; sa mère, âgée et bien faible aussi, soigne son mari et s'occupe des travaux d'intérieur.

Paul Favier était employé chez un fabricant de papier, là-bas, dans les Vosges. Il gagnait 125 francs par mois ; c'était peu, mais à force de parcimonie, on arrivait à joindre les deux bouts. Dans la montagne, on vit à bon marché : du lait caillé, des pommes de terre cuites à l'eau, voilà le menu du paysan. C'est maigre, mais il faut bien s'en contenter.

Les trois ans de service en perspective effrayaient beaucoup Paul : pas pour lui, croyez-le. S'il n'avait pas eu ses vieux, comme il disait, il aurait fait comme tant d'autres, il se serait résigné, il serait parti avec au moins la certitude que lui seul souffrait et il aurait patienté.

Mais eux ?... Eux pour qui il était tout, eux qui n'avaient que lui, qu'allaient-ils devenir ?... Son départ, c'était la misère, la souffrance, la maladie, la mort peut-être !... Et cependant la Loi était là atroce, inflexible ! Il fallut obéir.

Ce qui était prévu ne tarda pas à arriver. Des voisins charitables lui avaient promis de s'occuper des deux vieillards et de ne les laisser manquer de rien. Mais des étrangers ne peuvent pas remplacer un enfant bien-aimé ; leurs soins, si dévoués soient-ils, n'auront jamais le charme ni la douceur des caresses d'un fils.

De chagrin, la mère tomba malade et fut obligée de s'aliter. Le père, très affecté déjà, ne put supporter ce nouveau coup et s'affaiblit avec une rapidité effrayante.

Paul, averti, demanda vingt-quatre heures de permission et accourut. Les vieux, en sanglotant, le supplièrent de ne plus les abandonner, de rester avec eux, toujours !

Il comprit que s'il les quittait à nouveau, ce serait la fin, la fin à bref délai. Il resta.

Le jour, il se cachait dans les bois ; la nuit, avec mille précautions, vêtu tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, il allait retrouver ses chers malades, les embrasser et veiller à leur chevet jusqu'à l'aube.

La gendarmerie ne tarda pas à connaître sa retraite ; une chasse en règle s'organisa, il fut poursuivi, traqué comme une bête fauve ; sa connaissance des sentiers le sauva plus d'une fois. Il put fuir et gagner l'Alsace.

Il y resta huit jours, — huit jours qui lui parurent un siècle — puis n'y tenant plus, voulant les revoir quand même, oubliant toute prudence, il rentra en France.

Des mouchards — il y en a partout — l'aperçurent, rôdant autour du village ; la police, prévenue, fit cerner la maison et, lorsque le soir il arriva, sans défiance aucune, il se vit appréhendé au collet, entraîné brutalement, sans même pouvoir serrer une dernière fois dans ses bras ses pauvres parents !

Oui, une dernière fois ! Car il est certain que les pauvres vieux ne survivront pas à l'arrestation de leur Paul adoré !

***

Voilà l'histoire dans toute sa simplicité. Ce n'est ni un roman ni un conte inventé à plaisir ; c'est l'exacte, l'absolue vérité. Et l'on s'étonne qu'il y ait des anarchistes, on trouve extraordinaire que des hommes refusent d'admettre que tout est pour le mieux dans la meilleure des sociétés ! On traite d'utopistes, d'insensés, de fous, ceux qui osent prétendre que rien ne va, que tout est à refaire.

En vérité, les véritables insensés, les fous, ne sont-ils pas ceux qui acceptent le fait accompli, qui crèvent à la peine et trouvent cela naturel, qui s'imaginent qu'ils sont nés pour obéir et d'autres pour commander ? Ceux enfin qui respectent l'Autorité, qui s'inclinent devant la Loi ?

Lorsque Paul Favier, à son retour de *Biribi*, — s'il en revient — rentrera au village, qu'il trouvera la maison vide, lorsqu'ayant frappé à toutes les portes, il se verra repoussé, insulté, bafoué, — songez donc ! un déserteur !!! — croyez-vous qu'il ne s'insurgera pas, qu'il ne deviendra pas un révolté ?... Allons donc ! Il viendra grossir les rangs anarchistes.

MORIS.

UN

NOUVEAU JOURNAL LIBERTAIRE

Le Cri des Opprimés, dont le premier numéro porte la date du 4 octobre, est un vaillant organe libertaire.

Il est largement écrit pour les travailleurs, les miséreux, dont il connaît la vie, les misères, et auxquels il montre le vrai chemin à suivre pour aboutir à la commune délivrance.

« La Révolution sociale, dit-il, a deux sortes d'ennemis : Ceux qui nient la question sociale, et ceux qui, même avec beaucoup de bonne foi, s'imaginent qu'on peut la résoudre en détail, d'une façon fragmentaire, par une succession de réformes, sans toucher à l'ensemble. »

Nous engageons vivement tous les camarades, tous ceux qui désirent la diffusion des Idées anarchistes, à aider de leur plume, et par des souscriptions volontaires, ce nouveau journal libertaire.

Le Cri des Opprimés, hebdomadaire à *cinq* centimes.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration au camarade E. Chapelier, rue du Comptoir, 15, à Charleroi (Belgique).

AVIS

Le prochain numéro du « Libertaire contiendra un article sur les *réjouissances* franco-russes.

PROVINCE

Bar-sur-Seine

L'homme libre dans l'univers libre. — Ce cri de guerre sociale, nous le jetons à pleins poumons à la face des repus et des assoiffés de l'ordre capitaliste et gouvernemental.

La révolution de 1789 confisquée par une oligarchie jouisseuse nous a donné la liberté illusoire, celle dont le nom s'étale sur le frontispice des prisons.

Nous voulons toute la liberté et toutes les libertés.

Liberté sociale par la suppression du privilège gouvernemental.

Que le maître s'appelle monarque, parlement ou même peuple, il est toujours le maître, c'est-à-dire l'ennemi.

Liberté économique par la destruction du monopole capitaliste.

Quiconque n'a pour patrimoine que ses bras est voué à la servitude.

Liberté intellectuelle par l'affranchissement au dogme.

Plus de credo obligatoire, plus de prêtre, même laïque.

Liberté morale par l'affirmation active de l'individualité.

Point ne suffit de penssr, il faut agir en homme.

Et c'est pourquoi nous poussons cette clameur : « L'homme libre dans l'univers libre ».

Brest

Canailles ! Oh ! les canailles ! ! — Qui ? — Les officiers qui ont jugé, à Brest, le soldat Marignac, plus encore que le sergent Dumontier.

Avez-vous lu, camarades, la relation de ce monstrueux procès ?

Le soldat Marignac venait d'être puni pour réponse inconvenante à son caporal. Purgeant sa peine, au peloton de punition, après une heure et demie de pas gymnastique et de pas accéléré, il demande au sergent Dumontier de le laisser reposer un instant, une ampoule au pied le faisant par trop souffrir ; sur le refus du sergent Dumontier, il réplique : « Je ne refuse pas, mais je ne peux pas ! »

Savez-vous ce que lui a valu ce refus d'obéissance ? — Un an de prison !

Ah ! messieurs les riches, quelques boulettes comme celle-là, et nous recrutons plus de prosélytes que dix années de propagande à outrance ; car nul ne s'y trompe aujourd'hui : « L'armée est une réunion de pauvres commandée par des riches ; elle doit se faire massacrer lorsque ces derniers le jugeront utile, et ce, pour sauvegarder les propriétés des riches ou pour les augmenter. » Qu'y gagneront les pauvres ? Des balles, des fièvres. Les moins intelligents, ceux qui se seront signalés par leur acharnement à empêcher de brûler le fricot, qui ne cuit pas pour eux, ceux-là recevront de temps à autre la croix d'*honneur !*

Mais — m'objecterez-vous — il y a bien quelques riches parmi les simples soldats, puisque le service est obligatoire ? — Eh bien, oui ! citoyens ! Il fallait bien qu'ils se missent de la partie pour que l'armée française destinée à défendre leurs biens soit numériquement aussi forte que l'armée des riches étrangers qui envient ces biens et finiront par les attaquer tôt ou tard. Il est vrai que les riches se sont décidés bien tard, le plus tard possible ; et les exemptions sont plus nombreuses que parmi nous autres, travailleurs ! Une fois enrégimentés, ils ont évité les corvées — dame... l'argent !... — Puis il y a l'influence : « Très cher !... » Pensez donc !!

Par contre, s'ils évitent le plus possible le dur service du soldat, ils sont souvent officiers. Chacun sait, en effet, que si tous les officiers supérieurs sont recrutés dans les hautes classes de la société — pécuniairement, pas intellectuellement — les autres officiers sont généralement riches, ou tout dévoués à leur cause.

Vous comprendrez donc toute l'importance qu'ils apportent à l'obligation passive du soldat ! Si jamais celui-ci s'avisait de dire : « Après tout, vous m'embêtez, vous ! Ce n'est que votre fortune que j'ai mission de défendre ! Arrangez-vous donc avec ceux qui en ont et organisez-en la défense entre vous. » Songez donc !... Mais ce serait la ruine pour eux, ce qu'ils veulent éviter à tout prix !

Alors, camarades, sous le couvert de l'honneur, de la patrie, ils vous flanquent un an de prison à un pauvre diable souffrant le martyre d'une ampoule au pied !

Ce soldat, Marignac, a été envoyé à Madagascar pour augmenter les propriétés des capitalistes français ; malade à Majunga pendant trois mois, il en a rapporté les fièvres. De retour à Brest, on lui octroie généreusement un an de prison pour avoir eu mal au pied !

Soldat Marignac, les riches ne voudront plus de toi quand tu auras fini ton martyre : Ils t'auront ravi la santé, brisé ton avenir ; ils ne te prendront plus à leur service, étant donné ton mauvais livret... Pas de travail !

Alors, viens chez nous ! Les travailleurs pratiquent encore la solidarité.

Et vous, parents de cet infortuné, ne vous lassez pas de crier à la face des cieux l'infamie qu'ont commise le capitaine de vaisseau Thomas et consorts. Criez à l'injustice lorsque, prochainement, le sergent Dumontier montera en grade !

Et si vous voulez augmenter l'influence de notre parti, ne votez plus ! Pensez que riches et pauvres sont seuls aujourd'hui en présence ; républicains, royalistes, bonapartistes, etc., parti des riches. — Parti des pauvres : commerçants, ouvriers, employés, tous ceux qui ont besoin de travailler pour vivre. — Si vous êtes de ceux-ci, ne vous faites pas représenter par ceux-là !

Chalon-sur-Saône

Décidément, l'illustre Minet ne porte pas bonheur aux gens qu'il protège. Gillot, Vinot, Charlot et autres fourneaux n'ont pas à le féliciter. Gillot, lui, n'est plus capable de venir montrer le bout de son pif dans une réunion chalonnaise ; des malheurs de Vériot, il convient de ne point parler : il faut respecter les cadavres ; quant à Charlot, voyez sa mésaventure :

Mange, le représentant du parti chalonnais (saluez les blessés), pensait qu'il y avait un siège vacant au Conseil municipal, et, le sommeil troublé par ses lauriers d'autan, rêvait de les reconquérir. Ce rêve s'est transformé samedi soir en un cauchemar affreux.

Pour réveiller l'esprit (?) votard disparu

des cerveaux ouvriers chalonnais, Mange-Thivrier fit appel à son copain en paletot, le beau Charlot de Dijon, celui qui se vante d'avoir l'approbation, pour son administration socialiste (?), de tous les Dijonnais « même les plus réactionnaires (*sic*) ».

Four archi-complet ! En dehors de deux ou trois crétins fieffés, acoquinés au parti soi-disant ouvrier, dans l'espérance de sièges ou de places, tous les militants sincères sont depuis longtemps venus à nous. Mange et Charlot attirèrent dans leur réunion les résidus dérisoires de leurs troupes de jadis. Le reste du public composant la réunion était de simples curieux venus pour voir jusqu'où va le toupet d'un bouffe-galette, adjoint au maire, conseiller municipal, appointé, et osant se dire partisan de l'émancipation ouvrière.

Charlot commence par tâter le public. Il sait bien qu'on ne peut rien obtenir par les moyens parlementaires... mais..., cependant... à Dijon..., le Conseil veut réformer l'impôt..., le faire payer par les riches !

Et, comme on crie à l'impossible, l'impôt se répercutant toujours sur celui qui travaille, Charlot ergote, tousse, parle de la société future, affirme connaître la loi des salaires.

Pourtant il ne parle que de réformes, puis, acculé par les questions précises et les interruptions, il vague, divague, nie, reconnaît, vante les bienfaits de l'électorat, puis se dit révolutionnaire et reconnaît l'impuissance du bulletin de vote. Finalement il perd complètement la boule et finit par déclarer qu'il s'engraisse à la mairie et au Conseil de Dijon, tout simplement parce qu'en période électorale les réunions publiques attirant plus de monde, cela lui permet de revenir prêcher... la Révolution, un peu plus il dirait l'abstention électorale.

Bref, malgré sa petite claque composée par la demi-douzaine d'ambitieuses nullités que les théories anarchistes embêtent, malgré les deux ou trois bourgeoi-illons scrofuleux qui se cachent dans les coins obscurs pour insulter les contradicteurs, malgré le compte-rendu puant le mensonge et l'infamie, que fait de la réunion le *Progrès de Saône-et-Loire*, malgré bien des choses encore, les ouvriers de Chalon sont une fois de plus édifiés – et on a encore exécuté un blagueur.

Louis S...

Toulon

La grande Famille. — Le système de Pardes. — Dans ma dernière correspondance je vous parlais du lieutenant-colonel Pardes et de « son système ».

Voici aujourd'hui de nouveaux détails sur la cruauté que ce tortionnaire apporte à l'application de son système ».

Depuis bientôt deux heures les prisonniers dansent le fameux « bal Pardes », le même dont on qui est pratiqué à Biribi. Survient notre lieutenant-colonel et voici qu'au même moment un soldat s'affaisse et tombe dans les rangs. Deux de ses compagnons le relèvent et le transportent, pour lui donner quelques soins. Le sergent fait arrêter le peloton.

« Encore un qui veut « tirer à cul ! » s'écrie le négrier en second du 4e régiment d'infanterie de marine. Ah ! bande d'indisciplinés, je vous dompterai. Vous figurez-vous avoir le dernier mot ici ? »

Puis se tournant vers le sergent :

« Quant à vous, continuez à faire votre devoir. Je suis content de vous ; je vous promets que lorsque vous en aurez fait crever une demi-douzaine, je vous nommerai adjudant (texuel).

Dans la caserne, chacun répète avec effroi cette promesse de prime à la cruauté. Quelques-uns murmurent pourtant qu'il faut que cela cesse car cela ne peut durer ainsi.

Lorsqu'un cocher de fiacre veut épuiser son cheval, il prend, paraît-il, le moyen suivant : il fait partir sa monture au trot et lorsque sa tête est hors d'haleine, il la met au pas, recommence quelques instants après le même manège jusqu'à ce que la pauvre rossinante tombe épuisée.

C'est ainsi que fait Pardes pour nous dompter.

Voici les merveilleux résultats obtenus :

Pendant la dernière semaine de septembre, du 20 au 27, plusieurs soldats se sont affaissés pendant « le bal », leurs jambes ne les soutenaient plus sous le poids de 28 kilogr. Cinq autres ne voulant pas marcher jusqu'à crevaison sont sortis des rangs et ont refusé de continuer à endurer ce supplice. Ils sont actuellement tous les cinq en prévention de conseil de guerre.

N'est-ce pas beau ce qu'on appelle la grande Famille?

Troyes

Les « petites mains » dans les ateliers. — Tant que le progrès du machinisme n'eut pas affirmé trop âprement ses effets dans la société oligarchique de ce siècle, les besoins sociaux furent à peu près satisfaits par la production normale de la classe asservie, et les rôles départis au début, dans la distribution sociétaire, se maintinrent relativement en équilibre.

Mais au fur et à mesure du développement du machinisme, de la production rapide, de l'affinement de l'outillage, les bras débordant sur le marché, la loi de l'offre et de la demande, sanctifiée et décrétée immuable par l'économisme bourgeois établit entre les membres de la classe prolétarienne une concurrence néfaste qui s'est étendue, s'étend et s'étendra de jour en jour jusqu'à complète transformation du système économique hybride qui règne aujourd'hui.

La baisse des salaires fut le premier effet du trop plein des producteurs ; puis l'homme, jusque-là seul à l'atelier, vit bientôt augmenter le nombre des compétiteurs par l'intrusion de la femme venant à son tour chercher une amélioration à la situation domestique de la famille, cherchant à apporter ainsi sa part dans la provende quotidienne. Bientôt poussé par les mêmes causes, ce fut au tour de l'enfant.

Naturellement, plus le tas des affamés grossissait moins leurs exigences pouvaient s'affirmer. D'autre part, le patronat, engréné dans un système de concurrence à outrance, cherchant à sauvegarder la plus forte part possible dans le roulement du capital engagé, s'affranchissait de plus en plus des dépenses évitables, sacrifiait l'homme et s'entourait des « petites mains » moins exigeantes et aux besoins plus facilement satisfaits, que le perfectionnement du machinisme rendait de plus en plus facilement employables.

L'homme fut ainsi éliminé petit à petit dans le travail ; dut subir l'avilissement de la main-d'œuvre et fut remplacé partout où possible par la femme ou l'enfant. Le progrès industriel se précipite maintenant avec tant de violence que bientôt l'homme et même la femme devront céder à la concurrence infantile.

Telle est l'unique cause indéniable de la misère présente. Pourquoi donc s'entêter à n'oser la regarder en face ?

La bonneterie n'avait aucune raison d'être épargnée dans cet inévitable tournoi à la conquête du pain quotidien. Ce travail demande une dextérité très compatible à la femme et à l'enfant, et si la complexion féminine peut se ressentir des émanations délétères, inhérentes d'ailleurs à toute agglomération humaine encaquée sans souci aucune des règles les plus élémentaires de l'hygiène, la conformation masculine n'est pas plus indemne.

Tous les arguments émis jusqu'à ce jour, dans la corporation de la bonneterie, sur ce sujet, sont donc restés d'ordre intéressé et sentimental. On voyait le salaire s'amoindrir, le travail se faire rare, la misère grandir, et l'on perdait son temps en grèves partielles — toujours stériles, — en lamentations impuissantes et en anathèmes intempestifs : — « La place de la femme est au foyer ! — Voyez ces femmes effritées ! ces enfants étiolés ! — Et les menstrues ! et les grossesses ! et les vaginités ! »

Inconscients ! Et manger donc ?...

Toutes ces billevesées, tous ces ronronnements, toutes ces pleurs de crocodiles, tous ces apitoiements, ces cris d'effroi se résument, à cœur ouvert, à ceci : « C'est moi qui veux vivre ! Qu'on se retire de mon soleil ! »

Eh bien, l'on a raison de vouloir vivre. Mais nous ne sommes plus aux temps préhistoriques, alors que l'individu besogneux ne conservait sa vie qu'en détruisant celle de l'antagoniste. Nous sommes à une époque de progrès suffisant pour que chacun, par une production minime, rationnelle et satisfaisant à l'activité humaine, se taille à belles dents la part de vie qu'il désire avoir.

La table est servie, les mets y abondent, il n'y a qu'à vouloir pour en prendre à sa faim « qu'on se retire de notre soleil ». Qu'on nous laisse jouir en paix des conquêtes humaines de nos ancêtres, des fruits du progrès et de notre production de chaque jour.

La machine et l'outillage socialisés, la hiérarchie politique abolie, la rente et le fermage supprimés, ce jour-là, si la femme et l'enfant fréquentent encore l'atelier personne ne songera à s'en plaindre. Jusque-là, la concurrence prolétarienne donnera ses effets inéluctables et toutes les ineffectives lamentations des sacrifices n'apporteront pas, à leur bonheur, un « iota » d'augmentation.

E. H..

Convocations
ET COMMUNICATIONS

Paris

Les Egaux du XVII[e], cercle d'études sociales, scientifiques et philosophiques. — Réunions libres tous les mercredis, à 8 h. 1/2 du soir, 40, rue Laugier.

Mercredi 14 : Mariage et Prostitution.

Le groupe libertaire du XIV[e] arrondissement se réunit tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Labéis, 11, rue Desprez.

Les Libertaires du XIII[e] se réunissent tous les samedis chez le bistrot, 59, rue de la Glacière.

Le groupe de propagande du XI[e] arrondissement se réunit tous les samedis, salle Julien-Juge, avenue Philippe-Auguste, 127 bis, au premier étage, à 8 h. du soir.

Les Naturiens (de la Bastille) se réunissent tous les samedis, à 9 h., salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine.

Causerie.

Les camarades des X[e] et XI[e] arrondissements se réunissent faubourg du Temple, 94, tous les dimanches soirs, à 8 h. 1/2.

Causeries par des camarades.

Les Libertaires du XV[e] arrondissement. — Tous les vendredis et les dimanches, chez le bistrot, au coin des rues du Commerce et du Théâtre. Le vendredi, réunion d'étude ; le samedi, soirée familiale précédée d'une causerie par un camarade.

L'Harmonie, groupe d'études sociales, se réunit le mardi, café de la Renaissance, 69, rue Blanche. L'Harmonie, qui s'occupe particulièrement de conférences, a organisé un cours gratuit pour jeunes gens se destinant à l'art oratoire.

Des leçons particulières sont données par les professeurs, M. Fanelli, 46, avenue du Maine, et M. Bariol, 41, rue Fontaine.

Jeunesse libertaire du XII[e] — Dimanche 4 octobre, à 2 h. précises, salle Mathieu, place Daumesnil, 8, premier étage, réunion pour une ballade.

Lundi 5 octobre, à 9 h. précises, même salle.

A chaque réunion, un cours gratuit de sténographie sera fait par un camarade.

Les Naturiens, cercle d'études tendant au retour à l'état naturel, se réunissent le mardi à 8 h., café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

Causerie de M. Gravelle.

L'Avenir théâtral, cercle d'études sociales des artistes. — A 8 h., café des Artistes, 11, rue Lepic, le mardi.

Organisation des cours gratuits d'hiver.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Tous les camarades se rencontrent le jeudi soir, de 7 h. 1/2 à 10 h., dans le square, près du kiosque, pour lire, causer, discuter.

Province

ANGERS. — Dimanche 11 octobre, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, soirée familiale, salle Janet, place des Arts. Tous les camarades sont invités.

CHALON-SUR-SAONE. — Jeunesse antipatriote Chalonnaise. — Des jeunes libertaires chalonnais se proposent de se rencontrer tous les jeudis, au même local que les Amis de la Liberté, afin de discuter toutes les questions se rattachant au militarisme et ses conséquences.

TROYES. — Le dimanche 11 octobre, réunion publique et contradictoire au cirque Plège, à 2 heures de l'après-midi, avec le concours des compagnons Tortelier et Pelloutier. Sujet traité : 1° les Libertaires et la tactique qu'ils doivent suivre ; 2° les Révolutionnaires au Congrès de Londres. Sont invités spécialement les citoyens Pédron et Mellet pour venir répondre et se justifier de leurs calomnies sur Tortelier et Pelloutier.

REIMS. — Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, salle Darsonval, rue des Romains.

REIMS. — Aux camarades : Nous avons un camarade qui est dangereusement malade et qui est chargé d'une assez nombreuse famille. Prière aux compagnons de remettre une petite obole au vendeur.

SAINT-ETIENNE. — Tous les camarades sont convoqués pour samedi, 10 octobre, à 8 heures du soir, au Bon Coin Stéphanois, en face le Théâtre, à seule fin de s'entendre pour la location d'une salle pour les conférenciers qui doivent se rendre à Saint-Etienne.

Dimanche 11 octobre, sortie champêtre, lieu désigné : Saint-Genest-Lerpt.

On décidera l'heure du départ le samedi.

BÉZIERS. — La Jeunesse libertaire se réunit tous les samedis soirs au café Fourtavie, premier étage, place du Marché.

Tous ceux qui s'intéressent à la question sociale sont priés d'assister à ces causeries contradictoires.

TOULON. — Les camarades se réunissent les jeudis et samedis au bar des Artistes, place Maurique, quartier du Chapeau-Rouge.

TOULOUSE. — Le groupe « les Libertaires » se réunit au café de France, boulevard de Strasbourg, tous les samedis à 8 h. 1/2, et le dimanche après-midi, salle du premier étage.

MARSEILLE. — Les Libertaires de Menpenti se réunissent les mardis, jeudis et samedis, de 6 à 8 h. du soir, au bar Barre, grand chemin de Toulon, 107.

AMIENS. — Les citoyens s'intéressant à la question sociale sont invités à venir la discuter tous les dimanches à 5 h., chez Edmond, rue Basse-des-Tanneurs.

ARLES. — Les camarades qui s'intéressent aux questions sociales sont priés de s'adresser au compagnon Jules Munier, 62, boulevard des Lices, café Bonnefoy.

Formation d'un groupe d'études sociales.

Etranger

NEW-YORK. — Les camarades de langue française se réunissent tous les lundis à 8 h. 1/2 du soir, 64, Washington Square, West Broadway.

PETITE CORRESPONDANCE

Paris. — 1° L'idée des petites affiches est très bonne ;

2° *La Cité moderne* est à lire ;

3° « Lettre du jeune homme aisé », faute de place ;

4° Réclame. Nous ne croyons pas au succès.

5° La conférence sur la Société Future ne sera pas publiée dans le *Libertaire* ;

6° Vous aurez satisfaction sur le côté positif des idées anarchistes dès que les soins de culture première auront mis les cerveaux en état de comprendre.

Toulon. – Chanson sur Félisque un peu faiblarde.

Camarades du X[e] et XI[e] arrondissements. — Pour le n° 47 du *Libertaire* nous avons été, au dernier moment, très surmenés, et nous avons omis votre convocation ainsi que celles de plusieurs groupes. Une fois n'est pas coutume.

Le militarisme. — Tu ne précises ni lieu, ni personnage, ni régiment et généralises trop ce que tu as vu dans tes vingt-huit jours. Il n'en est pas partout de même.

Charenton, S. — Certainement il serait urgent de faire des conférences dans la banlieue. Il faut donc que les camarades prennent l'initiative d'en faire. Notre ami Faure termine en ce moment le *Procès des Trente*, et sa première conférence n'aura guère lieu que du 24 au 30 courant.

Dans sa lettre notre camarade annonce qu'il va continuer sa tournée par Saint-Aubin, Saint-Jean-de-Losne, Dôle, etc.

Le camarade Lemanceau est allé du côté d'Avignon.

Nous ne pouvons renseigner nos correspondants sur les intentions des conférenciers soit comme itinéraire, soit comme organisation, prix, etc., des conférences.

E. C. (Vallabrègues). — Reçu ton abonnement et 0 fr. 50 pour Guyard, nous verrons plus tard pour les conférenciers.

Chalon-sur-Saône. — Reçu 30 fr. 50 pour les brochures. Tous les dimanches réunion au local habituel. Causerie, chants et poésies.

Journaux anarchistes
ET ANTIPARLEMENTAIRES

La Tribune libre, français, Box 82, Charleroi, Washington (Pa.), Etats-Unis.

La nouvelle Humanité, autographiée, paraissant irrégulièrement, librairie Raffé, angle des rues Rancy et Flocon.

Recht voor Allen, hollandais, 3 fois par semaine, organe de l'Union socialiste hollandaise (antiparlementaire), Damrak, 100 a, Amsterdam.

An-archie, hollandais, hebdomad., (Spaarndammerplen, 9, Amsterdam), première année.

El Corsario, espagnol, hebdomadaire (Restro, 7, la Coruna), 7e année.

El Esclavo, journal ouvrier, espagnol, hebdomadaire (P. O. Box 254, Fort Brook, Floride, Etats-Unis), 2e année.

La Revolucion social, espagnol, paraît irrégulièrement (Roguera, casillo 15, Buenos-Ayres), première année.

La Questione sociale, italien, hebdomadaire (Paterson, New-Jersey, Etats-Unis), 2e année.

L'Avvenire sociale, italien, hebdomadaire (Francesco Tommaso, Messina, Sicile), première année.

Delnicke Listy, tchèque, hebdomadaire (266, avenue B, New-York City, Etats-Unis), troisième année.

Volné Listy, tchèque, mensuel (43, Johnson Avenue, Brooklyn E. D., New-York), cinquième année.

Proletaren, danois, bimensuel (Montergade, 27, Copenhague), première année.

Outwaking, flamand, hebdomadaire (Koningstraat, 4, Anvers), revue de l'art, science et sociologie, sympathique à nos idées.

The Alarm, anglais, 98, Judd Street Euston Road London, W.C.

BROCHURES LIBERTAIRES

Nous prions les camarades qui nous demandent des brochures de nous envoyer, en même temps que leur demande, le montant de la facture.

En vente au **Libertaire**, 5, rue Briquet :

L'Anarchie, par Elisée Reclus, 0 fr. 10.
L'Esprit de Révolte, par P. Kropotkine, 0 f. 10.
Un Siècle d'attente, par Pierre Kropotkine, 0 fr. 10.
L'Anarchie dans l'évolution socialiste, par P. Kropotkine, 0 fr. 10.
Déclarations de Georges Etiévant, 0 fr. 10.
Aux jeunes gens, par P. Kropotkine, 0 fr. 10.
Patrie et Internationalisme, par Hamon, 0,10.
L'Agriculture, par P. Kropotkine, 0 fr. 10.
Etats d'âme, par Jacques Sautarel, 0 fr. 10.
L'Ordre par l'Anarchie, par Daniel Saurin, 0 fr. 25.
Les Temps nouveaux, par P. Kropotkine, 0,25.
Dieu et l'Etat, par Bakounine, 0 fr. 60.
L'Anarchie, par P. Kropotkine, 0 fr. 60.
La Société au lendemain de la Révolution, par Jean Grave, 0 fr. 60.
La Douleur universelle, par Sébastien Faure, 2 fr. 80.
La Société future, par Jean Grave, 2 fr. 80.
La Conquête du Pain, par Pierre Kropotkine, 2 fr. 80.
Œuvres de Bakounine, 2 fr. 80.
La psychologie du militaire professionnel, par Hamon, 2 fr. 80.
La psychologie de l'anarchiste-communiste, par Hamon, 2 fr. 80.
Les paroles d'un révolté, par P. Kropotkine, 1 fr. 25.
Eudehors, par Zo d'Axa, 1 fr.
Philosophie du Déterminisme, par Jacques Sautarel, 2 fr. 80.
La Grande Famille, par Jean Grave, 2 fr. 80.
Les révolutionnaires au Congrès de Londres.
Pages d'histoire socialiste, par W. Tcherkesoff, 0 fr. 25.

Collection du *LIBERTAIRE*

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs la collection complète de tous les numéros du *Libertaire* parus, au prix de dix francs, port payé. — Mandat ou timbres.

PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

LA DOULEUR UNIVERSELLE
PAR
Sébastien FAURE
Un volume in-8 de 400 pages
Prix : 2 fr. 50. — Franco : 2 fr. 80

LA SOCIÉTÉ FUTURE
PAR
JEAN GRAVE
Un vol. in-8 de 400 pages
Prix : 2 fr. 50. — Franco : 2 fr. 80

LA GRANDE FAMILLE
PAR
Jean GRAVE
Un volume in-8 de 400 pages
Prix : 2 f. 50. Franco : 2 f. 80

L'Imprimeur-Gérant : LEMANCEAU.

PARIS. — Imprimerie spéciale du *Libertaire*, 58, rue Greneta.